

Essai

Gérald Alexis, Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, François Ouellet et Yvon Poulin

Numéro 146, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Baril, G., Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bernard, M., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Ouellet, F. & Poulin, Y. (2017). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (146), 46–60.

Loubna Abidar et Marion Van Renterghem LA DANGEREUSE

Stock, Paris, 2016, 189 p. ; 27,95 \$

Début 2016, la Marocaine Loubna Abidar est en nomination pour le César de la meilleure actrice dans le film franco-marocain *Much Loved*, dans lequel elle tient le rôle principal d'une prostituée. Un an plus tôt, en 2015, elle avait reçu le prix Valois de la meilleure actrice au Festival du film francophone d'Angoulême et *Much Loved* avait été sélectionné à Cannes dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs. De grands succès et la gloire à la clé, pourrait-on croire. Pourtant, pourtant. *Much Loved* est aujourd'hui interdit au Maroc et vaudra l'anathème à la jeune femme, obligée de s'exiler en France. Devenue symbole de résistance, elle signe son autobiographie dans *La dangereuse*.



Loubna Abidar est née en 1985, dans la médina de Marrakech, du mariage d'un Amazigh ou Berbère et d'une Arabe. « Autant dire que c'était mal parti pour faire un bon mariage », les mariages mixtes étant mal vus d'un côté comme de l'autre. Ses parents sont déçus de son arrivée sur terre et lui feront vite comprendre. « Il était convenu que je serais un garçon. Il ne pouvait en être autrement, inch'Allah. » Après une petite enfance somme toute heureuse auprès de ses riches grands-parents, Loubna

Abidar est élevée pauvrement et à la dure, auprès d'un père violent et d'une mère soumise. Elle apprendra vite à se débrouiller et à rechercher autonomie et liberté, tout un contrat pour une jeune musulmane du Maghreb dans les années 2000.

« Elle dérange. Trop libre. Trop franche. Trop femme. Jamais elle ne baisse les yeux, jamais elle ne retient ses mots. » Loubna Abidar raconte les étapes de sa vie, de la sujétion imposée par la religion et les traditions de son pays, jusqu'au Festival de Cannes, en passant par ses relations amoureuses. Elle découvre la France à seize ans avec son compagnon du moment et plus tard, le Brésil, avec celui qui sera « [s]on mari et le père de [s]a petite Luna ». Elle s'affirme de plus en plus, elle prend position et proclame haut et fort ce que plusieurs savent déjà. Elle dénonce la prostitution, l'hypocrisie, le mensonge et l'asservissement des femmes dans les sociétés traditionnelles. Elle s'autoproclame Abidar la dangereuse. « Abidar khatar. En arabe, la rime est menaçante comme un roulement de tambour. »

LE RÉVISEUR

Jean-Pierre Leroux

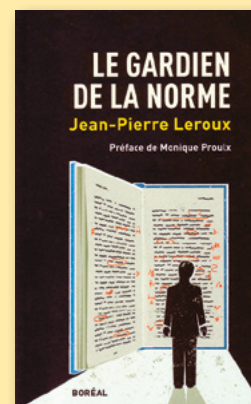
LE GARDIEN DE LA NORME

Boréal, Montréal, 2016, 249 p. ; 22,95 \$

Tel est le véritable et indispensable travail du réviseur linguistique, comme le rappelle Jean-Pierre Leroux d'entrée de jeu dans l'essai qui vient de paraître à titre posthume : « Garder, c'est surveiller, non pour prendre en flagrant délit, mais pour mettre à l'abri. C'est protéger, non contre le changement, mais contre la disparition, l'écroulement. Le tout dans le silence recueilli de la lecture ». Et pour bien s'acquitter de son rôle de protecteur, on doit savoir aimer ce que l'on veut justement protéger et sauvegarder, ici la langue écrite.

Pour cela il faut connaître sa langue de travail, en l'occurrence le français dans le cas qui nous occupe, et ses propres limites comme réviseur. La connaissance de ces dernières est indispensable afin de cultiver le doute et d'opérer le choix le plus judicieux qui soit des ouvrages dont le réviseur doit s'entourer pour travailler : dictionnaires de langue, grammaires, livres de référence, ouvrages terminologiques et encyclopédiques divers, sans compter les multiples moteurs de recherche qui sauront venir à sa rescousse une fois épluchée la documentation disponible à portée de sa main. Mais au-delà de ces outils, voire de la maîtrise de la langue que l'on acquiert lorsqu'on fait ce métier, une qualité demeure indispensable pour s'acquitter de ce travail avec non seulement tout le soin requis, mais tout le respect dû à l'auteur du texte que l'on révise : la modestie, l'humilité du technicien ainsi que la nomme Jean-Pierre Leroux. Cette même qualité, souligne-t-il non sans une pointe d'ironie (la modestie ne rend pas aveugle, comme il l'illustre dans cet essai), qu'il faut savoir cultiver, et préserver, lorsqu'on est appelé à côtoyer les auteurs à succès de l'heure. Le moment venu de célébrer, le réviseur, tel Cendrillon, reste le plus souvent dans l'ombre : « [...] les éditeurs sous-estiment souvent le travail des réviseurs, parce qu'il est technique, et semble donc moins créatif, moins noble ». Ce dernier constat révèle une blessure jamais totalement refermée.

L'amoureux inconditionnel de la littérature qu'était Jean-Pierre Leroux l'a naturellement amené à exercer ce métier



malgré des conditions le plus souvent misérables, mais non sans un certain bonheur. Sans doute avait-il su développer une forme d'ascèse au fil des ans. Il lui est même arrivé d'occuper le poste de directeur littéraire pendant une courte période (poste qu'il désignait sous le vocable de directeur du non). Aux refus répétés qu'il devait livrer aux auteurs, il préféra réviser les manuscrits acceptés par d'autres.

Cette passion pour les mots l'a ainsi mis en contact avec des auteurs pour lesquels il avait le plus grand respect. En témoignent les portraits d'écrivains dont il a révisé les manuscrits, ou auprès desquels il a travaillé, et qu'il nous livre en rafales : Jean-Marie Poupard, Gaston Miron, Jacques Poulin, Michel Tremblay, Michel Beaulieu, Victor-Lévy Beaulieu, Gaétan Soucy, Denis Bélanger, et un éditeur qu'il décide, curieusement, de ne pas nommer. Ces portraits sont tantôt teintés d'admiration et d'humour, tantôt de dépit et de regret.

Je ne peux passer sous silence avoir connu Jean-Pierre Leroux à l'époque où il habitait Québec et poursuivait des études en linguistique à l'Université Laval, études qui l'avaient déçu et qu'il avait fini par abandonner. Son départ pour Montréal, ville qu'il affectionnait et avait fait sienne, entraîna des échanges de lettres dans lesquelles il faisait part de ses débuts de réviseur, partageait son enthousiasme et ses déceptions, autant dans son travail que dans ses tentatives en vue de faire publier son premier recueil de poésie (il en publiera trois). Je le souligne parce qu'à la lecture de cet essai, il me semblait entendre sa voix à chaque ligne. Sa voix et son rire tout en retenue, à sa ressemblance. Je le reconnaissais dans sa quête absolue de vérité, de franchise et d'intégrité tant dans son travail qu'en amitié. L'amour inconditionnel qu'il avait pour les mots trouvait par moments des instants de grâce qui abolissaient la frontière entre les mots et la vie, tel ce passage de *La détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy qui, s'il évoquait à ses yeux son amour filial, aux miens il le définissait à son tour : « Car la peine que j'éprouvais provenait surtout de ce que je n'apercevais nulle part de réparation possible. Telle que la mort séparerait, je resterais envers mon père. Il n'y aurait jamais rien à ajouter, à retrancher, à corriger, à effacer ». J'aime à penser qu'il n'y avait pas que les textes qu'il souhaitait réparer.

On pourra lire *Le gardien de la norme* pour les avis judicieux qu'il contient à l'intention des réviseurs (jeunes ou pas) et des écrivains (modestes ou pas), mais c'est avant tout un témoignage d'amour aux livres, à ceux qui les lisent et les écrivent que nous offre ici Jean-Pierre Leroux.

Jean-Paul Beaumier

Ce sera le cinéma qui la sauvera, mais qui la piègera aussi. Le déluge d'insultes et de menaces sur les réseaux sociaux et dans la rue, l'appellation de pute qui lui colle à la peau, l'agression chez elle à Casablanca et enfin l'exil en France étaient-ils le prix à payer pour son audace et son franc-parler ?

Avec l'aide de Marion Van Renterghem, grand reporter au *Monde*, Loubna Adibar écrira le combat de sa vie, offrant un témoignage fort, qui dérange, dans un style coup-de-poing.

Michèle Bernard

Tahar Ben Jelloun

LE TERRORISME EXPLIQUÉ À NOS ENFANTS

Seuil, Paris, 2016, 143 p. ; 14,95 \$

Après le succès obtenu avec *Le racisme expliqué à ma fille* (1998), puis avec *L'islam expliqué aux enfants (et à leurs parents)*, publié en 2002, le prolifique écrivain français d'origine marocaine, Tahar Ben Jelloun, reprend la même formule pédagogique avec *Le terrorisme expliqué à nos enfants*.

Sous forme d'échanges imaginaires avec sa fille, et dans un langage très accessible et sans parti pris, l'auteur de *La nuit sacrée*, prix Goncourt 1987, tente de faire comprendre les motivations et les implications du terrorisme islamique en sol occidental.

Dans ce dialogue qui se lit d'un trait, l'auteur rappelle avec justesse que la terreur vise à instaurer la peur, et à faire vaciller la raison et l'intelligence. À ce propos, il écrit, en pensant aux populations se relevant d'un attentat : « L'émotion n'est pas bonne conseillère quand il s'agit de tracer une ligne de conduite et prendre des décisions dans ces moments tragiques ».

Le célèbre écrivain se fait très lucide sur l'islam, sa difficulté de composer avec la modernité et son instrumentalisation par les djihadistes. « Quelqu'un a dit : Ceux qui n'ont pas trouvé un sens à leur vie cherchent un sens à leur mort. » Il déplore que les propagandistes islamistes, tels de néfastes spécialistes du marketing, veuillent faire croire à des jeunes désœuvrés, plongés dans un vide culturel et spirituel, que le VII^e siècle (naissance de l'islam) est toujours d'actualité.

Didactique, Ben Jelloun rappelle avec conviction les valeurs fondamentales de la France, dont la liberté d'expression, qui y est sacrée. Il déplore que l'islam « résiste » aux réformes, qui



Éthique

rendraient inopérants un certain nombre de textes coraniques, et lui permettraient de renouer avec le dynamisme intellectuel qui le caractérisait entre le IX^e et le XII^e siècle. Malheureusement, en Orient musulman, le « sectarisme et l'intolérance sont revenus en force ». Il en appelle à un islam « apaisé, tranquille, vécu dans la sphère privée, respectant les lois du pays ».

Si l'islam s'accommode bien mal des caricatures du prophète Mohammed et de la séparation totale du religieux et du spirituel, que le djihadisme est obsédé par l'idée que le corps de la femme doit être protégé du « vice », cette religion n'est pas condamnée à stagner et à alimenter le terrorisme, bien au contraire. Tous les jours, musulmans et non-musulmans vivent en bonne intelligence en France... mais il y a lieu de s'inquiéter, affirme l'auteur, car l'image de la religion islamique est fortement mise à mal par les attentats à répétition. D'où l'importance de mieux intégrer les jeunes des deuxième et troisième générations, notamment grâce à une meilleure éducation, une pédagogie citoyenne et une laïcité rigoureuse.

Ben Jelloun a produit, sans surprise dans son cas, un autre bouquin d'une clairvoyance profonde, juste et équilibré, à recommander à tous.

Yvan Cliche

Sous la dir. de Pascal Brissette et Mathieu Lapointe

CORRUPTION

MONTRÉAL ET SES DÉMONS

Leméac, Montréal, 2016, 109 p. ; 12,95 \$

Corruption, Montréal et ses démons est un mince mais fort pertinent collectif qui réunit les textes de huit universitaires exposant leurs points de vue de philosophes, d'historiens, de



politologues et de sociologues sur le sujet en titre, dans la foulée du rapport de la Commission d'enquête sur l'octroi et la gestion des contrats publics dans l'industrie de la construction (CEIC), dite commission Charbonneau.

Dans une optique philosophique, Marc-Antoine Dilhac et Robert Sparling s'emploient d'abord à cerner le concept de corruption : celle-ci est « une affaire non de moralité individuelle, mais d'habitudes partagées et d'incitations », et aussi

« un problème de culture publique », dit le premier ; elle est « difficile à définir » parce qu'elle est « un problème d'ordre moral [...] qui relève de la moralité politique », soutient le

LA CINÉASTE, LE NOMADE ET LE PRÊTRE

Jean Désy et Isabelle Duval

LA ROUTE SACRÉE

XYZ, Montréal, 2017, 400 p. ; 27,95 \$

Malgré l'ampleur de leurs vues, l'élévation de leurs pensées et leur patente sincérité, une question délicate s'attache à la quête de nos trois pèlerins : leur attachement à la foi catholique les conduit-elle à répéter inconsciemment certains raccourcis souvent reprochés au clergé québécois d'hier ? Certes, Jean Désy, Isabelle Duval et Pierre-Olivier Tremblay veulent analyser « le malaise actuel à l'égard du religieux et de la vie missionnaire ». Certes, ils entendent « aller aux sources de l'identité spirituelle des gens de notre collectivité, remonter le courant, en espérant trouver certaines réponses quant à un avenir commun que nous souhaitons le plus harmonieux possible ». Certes, enfin, ils se dissocient fermement des comportements qui ont fait la honte, presque jusqu'à nos jours, des pensionnats imposés aux enfants autochtones.

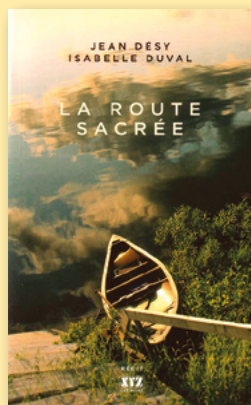
Est-ce suffisant ? Fallait-il, hier, qu'un jésuite marque du sceau catholique l'*Antre de marbre*, lieu chamanique vibrant d'un culte multiethnique et panthéiste, et fallait-il, aujourd'hui, marquer par des croix (fort belles) le passage en ce temple d'un trio de Blancs ? On aura beau dire que Jacques Cartier, en plantant une croix à Gaspé, n'entendait pas mépriser les Premières Nations, il bousculait quand même mœurs et croyances autochtones. Pareille appropriation ne se répète-t-elle pas lorsque l'*Antre de marbre* sert à un culte particulier plus qu'à une spiritualité universelle ? Qu'il soit permis de poser la question.

Cela dit, réjouissons-nous qu'ait eu lieu le contact à la base du pèlerinage. Hasard ? On se tromperait en soupçonnant sa touche dans le livre que signent Jean Désy et Isabelle Duval sous l'œil complice de Pierre-Olivier Tremblay, alias Pierrot. Si leur rencontre semble fortuite, leurs fines complémentarités se cherchaient depuis toujours.

Isabelle Duval, novice en immersion historique comme en géographie québécoise, cherche, après l'accueil offert à son documentaire *Le prêtre et l'aventurier*, le thème d'une nouvelle trouée cinématographique. Elle connaît donc déjà Désy, l'aventurier, et Pierrot, le prêtre. Manque l'étincelle qui allumera un nouveau brasier ; quand elle surgira, ils se lanceront tous trois dans onze jours d'exaltante intimité et de quasi-panthéisme. Onze jours de contacts avec la nature et la culture autochtone. Onze jours de ferveur vers un lieu propice à la ferveur.

L'étincelle viendra du récit que donne Jean Désy d'une entrevue avec Louis-Edmond Hamelin, historien et chantre

de la *nordicité*. La cinéaste et le prêtre vont spontanément au cœur de l'expérience vécue par Désy : *il est des lieux où souffle l'esprit* et où l'âme s'élève en vivant sa fusion avec le cosmos. De cette révélation, la cinéaste, le nomade et le prêtre tirent un même emballement : « Choisissons au Québec un de ces lieux inspirés (dirait Barrès) et allons-y ! » Sitôt séduites par ce dénominateur commun, trois compétences distinctes passent au geste : Désy, nomade pragmatique et pourtant poète, trace



l'itinéraire et le marque de son respect des décors et de la vie; Isabelle, nourrie de lectures et d'intuition poétique, identifie les textes qui assureront la convergence des âmes et prévoit les techniques modernes grâce auxquelles le trio transmettra sa ferveur au public; Pierrot, discret au chapitre du compte-rendu, soutient l'aventure de ses connaissances scripturaires et de sa musique. Minutieuse préparation d'un pèlerinage voué à trois objectifs : « [...] la quête religieuse et identitaire, les liens avec l'au-

tochtonie et l'exploration du territoire sur le mode aventurier et géopoétique ».

Le choix du trio se porte sur l'*Antre de marbre*, caverne nordique honorée depuis des millénaires par les nomades autochtones. Le jésuite Laure y aurait célébré une messe en 1730. S'y rendre exigera le recours au canot, à la roulotte, à la voiture, au portage... D'étape en étape, les textes de la cinéaste et du médecin refléteront la spiritualité de ce pèlerinage. De fort beaux poèmes naissent de la main de la cinéaste ou sortent des carnets de Pierre Perrault ou de Serge Patrice Thibodeau, les chants scouts émergent du passé de Désy, les conversations font la place la plus généreuse à la spiritualité. *La route sacrée* mérite pleinement son titre.

L'éditeur (XYZ) soutient finement le pèlerinage. D'un chapitre à l'autre, le bouquin signale sobrement la contribution de chacun : il déplace vers la gauche les réflexions de Jean Désy et vers la droite celles d'Isabelle Duval ; l'œil identifie la plume sans effort ni verbiage.

Ardente quête catholique ? Sûrement. Œcuménique ?

Laurent Laplante

second. Interviennent ensuite deux historiens œuvrant au sein du Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises (CRIEM) : Mathieu Lapointe retrace les principales enquêtes sur la corruption à Montréal au XX^e siècle, en dégageant les influences nord-américaines, tandis que Harold Bérubé décrit le contexte dans lequel l'enracinement de la corruption à Montréal aurait eu lieu. Danielle Morin examine pour sa part les rôles et les responsabilités des quatre leviers de contrôle qui existaient avant la création, en 2014, par le maire Denis Coderre, de la fonction d'inspecteur général : les postes de surveillance ne manquaient pas, infère-t-elle, mais il y avait des failles dans la gouvernance de la ville, comme les a dénoncées la commission Charbonneau. L'article élaboré de Laurence Bherer et Sandra Breux se penche quant à lui sur un double objet : les quatre stratagèmes de corruption dévoilés à Montréal et ailleurs au Québec, avec les réformes proposées pour les endiguer, et les causes structurelles susceptibles d'expliquer le détournement des normes en vigueur, en mettant l'accent sur les besoins des partis politiques municipaux et leurs conséquences. Il faut réviser les règles de financement de ces partis à la lumière des enjeux particuliers des campagnes électorales, concluent les deux professeures. Daniel Weinstock clôt le collectif en soulignant l'excellence du rapport de la CEIC : c'est « une contribution majeure à l'assainissement de certaines des institutions économiques et politiques les plus importantes du Québec ». Il fait écho à l'appréciation des présentateurs de l'opuscule, Mathieu Lapointe et Pascal Brissette, pour qui ce rapport est « une synthèse remarquable » de l'« enquête quasi judiciaire » qui est allée « au fond des problèmes ».

Au terme de la lecture de ce recueil de textes succincts et facilement accessibles à un large public, force est de constater la justesse et la netteté des propos tenus par des auteurs dont la compétence ne fait aucun doute.

Jean-Guy Hudon

André Breton

LETTRES À SIMONE KAHN

1920-1960

Paris, Gallimard, 2016, 377 p. ; 43,95 \$

Quand André Breton fait la rencontre de Simone Kahn, en juin 1920, le dadaïsme bat son plein. Depuis le début de l'année, le groupe dada multiplie les manifestations provocantes. L'année précédente, Breton a fondé la revue *Littérature*, au sommaire de laquelle figure le premier essai d'écriture automatique, *Les champs magnétiques*. Breton vient alors d'abandonner ses études de médecine, mais s'apprête à travailler pour le collectionneur d'œuvres d'art Jacques Doucet. Quant à Simone Kahn, elle est à l'époque étudiante de littérature et de philosophie et abonnée à *Littérature*. Ils se marient en septembre 1921. ▶

Les lettres de Breton s'étalent presque entièrement sur l'ensemble des années 1920 (une dizaine de lettres seulement couvrent la période 1930-1960), le couple se séparant à la fin de la décennie. Elles accompagnent donc les années cruciales du surréalisme, marquées notamment par les publications du *Manifeste du surréalisme* et du récit *Nadja*.



Mais ces lettres, et cela est fondamental, nous donnent aussi accès à un Breton très intime, s'interrogeant sur lui-même, sur la vie, d'une franchise absolue en dépit de ses contradictions, plaçant l'amour et la liberté au centre de toutes choses. Ce sont des lettres bouleversantes, à l'image de cette beauté intérieure de l'écrivain

qui illumine tant de pages des *Pas perdus*, de *L'amour fou* ou de *La clé des champs*, et qui relativisent cette image étroite de l'autoritaire cinglant à laquelle on le réduit parfois.

À la suite des lettres à Simone Kahn ont été éditées celles de Breton à Jacques Doucet. Ces ouvrages paraissent conformément aux directives testamentaires de l'écrivain surréaliste décédé en 1966, demandant d'attendre au moins cinquante ans après sa mort pour rendre publique sa correspondance, et inaugurent la publication des échanges épistolaires de Breton. Gallimard prévoit, en suivant l'ordre chronologique de rédaction des lettres, publier deux ouvrages par année.

François Ouellet

Philippe Delerm

JOURNAL D'UN HOMME HEUREUX

Seuil, Paris, 2016, 261 p. ; 29,95 \$

Philippe Delerm a une prédisposition naturelle pour le bonheur. Et il ne s'en cache pas. Il la revendique plutôt avec l'étonnement sans cesse renouvelé, l'humilité de qui sait la fragilité de toutes choses en ce domaine. Cette inclination, voire cette aptitude, ne repose pas sur la quête béate d'un impossible rêve, ni sur la recherche de quelque autre forme de convoitise qui incite à toujours vouloir davantage que ce que la vie nous offre ; le bonheur se conjugue ici au présent, dans le lent écoulement des jours justement. Lenteur et présence, le socle du bonheur. Et comment mieux le capter qu'en tenant un journal, un filet pour attraper les instants fuyants et mieux en circonscrire les contours, la couleur, voire la fragilité de ces moments de lisière, comme Delerm les définit : « Dans la

pièce d'à côté, les enfants regardent la télévision. J'aime bien cet instant de lisière ; on ne sait plus quelle heure il est, et je n'ai rien à écrire sinon que je suis bien, que c'est bon de se mettre sous la lampe quand la pluie d'orage commence à tomber de nouveau ». Nulle introspection vertigineuse, nulle déclaration de nature à vouloir se convaincre soi-même ou les autres. Seule la présence compte. Saisir les instants de bonheur au moment où ils se présentent et s'en réjouir. Voilà à quoi se consacre ici Delerm avec ferveur.

Ce journal s'échelonne tout au long de l'année 1988-1989, au moment où Philippe Delerm travaille à l'écriture d'un roman, *Autumn*, qui paraîtra quelque dix ans plus tard. Il n'a pas encore connu le succès que lui apportera la parution de *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*. Pour l'heure, seule compte l'immense richesse d'avoir du temps pour soi, pour l'égrener en conjuguant sa vie au présent. La pérennité de l'exercice importe ici moins que l'attitude à préserver : demeurer au plus près de l'acte gratuit d'écrire. Aurai-je un ton, une musique sur les jours ? s'interroge-t-il au moment d'entreprendre ce journal en se référant à d'autres écrivains qu'il affectionne et qui se sont prêtés au même exercice, José Cabanis et Paul Léautaud, pour ne nommer que ces derniers.

Quelques pages suffisent à s'en convaincre : la touche Delerm est aussitôt reconnaissable.



Philippe Delerm se livre à l'exercice avec la discipline de l'enseignant qu'il est alors et l'indiscipline du rêveur éveillé qu'il cultive avec autant de sérieux. Apparaissent au fil des pages sa compagne, son fils, des amis, et ces lieux auxquels il appartient, loin des sanctuaires littéraires qu'il s'empresse chaque fois de fuir. Il ne choisit ni n'exclut ce qui compose le quotidien du diariste : ses réflexions d'enseignant, de

parent, d'amoureux, d'écrivain, de simple citoyen, ses joies et ses inquiétudes, de même que ses relations avec ses éditeurs et le milieu littéraire. Ce journal s'arrête le 31 décembre 1989 avec ces mots de Gilles Vigneault : « Il faut dire les choses de tous les jours, avec les mots du dimanche ». Delerm souhaitait en faire la devise de son journal pour les années à venir, mais ces dernières se sont par la suite déclinées autrement, du moins jusqu'à maintenant. Succès oblige. Mais Philippe Delerm n'a sans doute pas dit son dernier mot à ce sujet, non pas le succès, mais le bonheur.

Jean-Paul Beaumier

Jacques Beaudry

LE FANTÔME DU MONDE

Liber, Montréal, 2017, 50 p.; 9 \$

Cet essai, véritable cri de douleur, se répercute sans jamais perdre de sa force dans l'espace restreint d'à peine plus que le nombre de pages requis pour faire un livre. Jacques Beaudry donne très peu ici dans le registre de la mise en garde, ou de l'appel au sursaut salvateur. Il s'agit bien plutôt de la description d'une déchéance, d'une chute dont le vortex nous entraîne à notre perte et dans lequel il s'agit d'adopter une posture dont la qualité ne vaudra peut-être que pour elle-même.



L'essayiste attribue au temps présent des caractéristiques assimilables au totalitarisme : « Ces particularités de notre époque (l'instinct de meute, la réalité pervertie, l'obéissance et les tueries) étaient aussi des caractéristiques de l'ère nazie ».

Beaudry dénonce un monde où les « écrans qui nous absorbent vivants » nous empêchent de réfléchir, nous maintiennent dans une illusion de créativité qui n'est au fond que « massification des esprits ». Nous en serions aujourd'hui arrivés à un point où la réussite sociale et la reconnaissance sont tributaires du mensonge, de l'insensibilité et de la cruauté, au détriment de l'honnêteté et de la générosité. Nous serions engagés collectivement dans une spirale de violence à laquelle il semble de plus en plus difficile de s'opposer. « Depuis Auschwitz, nous n'avons jamais cessé de chercher des moyens toujours plus efficaces de tuer. » L'essai prend à partie l'humanité entière, où les individus, contrairement à ce qu'ils croient, sont réduits à des jouets de la technologie, transformés en « bouquet de réactions conditionnées ». Le jugement est sans appel et les mots pour le dire sont implacables.

Le vertige ressenti à la lecture du court essai laisse à la fin un goût amer. Entre autres, Jacques Beaudry fait montre d'un travers fréquent chez les esprits désabusés, qui consiste à voir dans l'État, en mesure de surveiller les « pensées coupables », une entité adverse, plutôt qu'un instrument à mieux s'approprier. Beaudry excelle à dépeindre la progression du mal, le glissement vers la barbarie. D'autres débusqueront dans l'état du monde les signes porteurs d'espérance, heureusement.

Gérald Baril

Houda Asal

SE DIRE ARABE AU CANADA

UN SIÈCLE D'HISTOIRE MIGRATOIRE

Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2016, 279 p.; 34,95 \$

On le sait, l'immigration a fortement façonné notre paysage social depuis 30 ans. Cela n'est pas sans conséquence, comme on le constate avec la percée des mouvements dits populistes, aux États-Unis comme en Europe, qui fondent leur propagande sur le trop grand afflux d'« étrangers ».

Au Québec, une importante population arabophone a pris racine, qui vient notamment du Maghreb (Tunisie, Algérie, Maroc), attirée ici en raison du français, sa langue seconde. C'est sans compter que les immigrants de ces pays ne se sentent plus les bienvenus en France, leur pays traditionnel d'émigration.

Étonnamment, la présence arabophone remonte aussi loin que le XIX^e siècle, soit 1882 à Montréal, rappelle Houda Asal, chercheuse d'origine française qui s'est intéressée aux portevois de la communauté arabe au Canada jusque dans les années 1970.

L'auteure note que les arabophones, pour beaucoup des commerçants chrétiens tenant de petites boutiques familiales, se sont initialement regroupés, sans surprise, autour de leurs institutions religieuses. Mais sur le plan politique, ils se sont beaucoup positionnés dans un « entre-deux », une « position intermédiaire », oscillant entre la volonté de se « rapprocher de la catégorie majoritaire » et le choix de « résister plus frontalement à ces catégories en dénonçant le racisme dont elle était l'objet ».

La période d'affirmation politique se consolide à partir de 1967, avec la guerre des Six Jours : la communauté cherche alors à se donner davantage de visibilité et un poids politique qu'elle n'a pas encore vraiment obtenu. Elle est aidée en cela par la mise en place du multiculturalisme au Canada et par l'importance accrue du conflit israélo-arabe, qui occupe le devant de la scène internationale.

Le portrait change considérablement au tournant des années 1980. La plupart des migrants arabes arrivent au Canada après cette période, ce qui entraîne une diversification, et une plus grande hétérogénéité, de la communauté. Des arabophones de la Syrie-Liban de religion chrétienne, on bascule, notamment dans le cas du Québec, vers une immigration arabophone venant du Maghreb, de religion musulmane. Ce qui accentue la fragmentation, l'absence de cohésion de la mobilisation arabo-



phone, qui est une des faiblesses historiques de la communauté dans son action communautaire et politique au Canada.

L'image de la communauté aussi en prend un coup, en raison du terrorisme utilisé par les Palestiniens dans leur lutte contre Israël, puis par les radicaux islamistes, et qui force les activistes arabophones à « militer dans un climat de suspicion », analyse l'auteure.

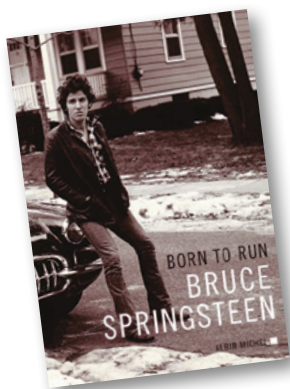
Résultat ? La place des Arabes au Canada « semble plutôt s'être dégradée » depuis 130 ans : les Arabo-musulmans « font désormais partie des groupes les plus stigmatisés au Canada ». Mais l'auteure ne nous laisse pas sur ce constat négatif : la mobilisation reste active et efficace au sein de la communauté, bien que le défi auquel elle fait face reste titanesque... et d'autant plus urgent depuis le macabre attentat dans une mosquée de Québec en ce début d'année 2017.

Yvan Cliche

Bruce Springsteen BORN TO RUN

Trad. de l'américain par Nicolas Richard
Albin Michel, Paris, 2016, 640 p. ; 34,95 \$

Légende vivante du rock et véritable bête de scène (ses concerts durent plus de trois heures sans intermission), Bruce



Springsteen fait de la musique depuis plus de 40 ans. Sa vocation pour le rock lui vint dès son adolescence lorsqu'il assista à des spectacles près de chez lui : « J'ai vu les Doors, Janis Joplin et les Who au Convention Hall d'Asbury Park ». Plusieurs biographies lui avaient été consacrées ; celui qui hurlait « Born in the USA » en 1984 signe maintenant son autobiographie, un ouvrage aussi substantiel que les paroles de ses chansons-fleuves. Et quel

style pour un premier livre ! On voit défilier son enfance dans une ville industrielle du New Jersey, sa relation difficile avec son père alcoolique, ses débuts sur scène, les échecs de ses premiers albums, puis le succès fulgurant après des années de vaches maigres, sans oublier ses démons apparus après la célébrité : non pas la drogue, mais la dive bouteille. « À vingt-deux ans je n'avais encore jamais bu une goutte d'alcool – pas une. »

Celui que l'on surnomme « The Boss » depuis ses débuts décrit lucidement le milieu du disque aux États-Unis et surtout la compagnie Columbia, dont les dirigeants mercantilistes, qui ne croyaient nullement en sa musique ; c'était avant

1975. Par contre, Springsteen explique le rôle déterminant des stations de radio indépendantes où certains animateurs au goût sûr avaient souvent carte blanche quant à la programmation musicale. C'est ce qui lui a permis d'imposer son style novateur et à contre-courant, à l'époque du disco naissant.

Le titre du livre renvoie à ce disque-phare qui a lancé sa carrière et changé l'histoire du rock en proposant un retour aux sources, un peu comme l'avait fait John Fogerty avec son groupe Creedence Clearwater Revival. Ne pouvant trouver de satisfaction loin de la scène, l'auteur de la chanson « Tenth Avenue Freeze-Out » se résume ainsi : « J'ai fini par m'avouer qu'au repos, je n'étais pas bien et que pour me sentir bien il ne me fallait pas de repos ».

Dans cet autoportrait passionnant, on découvre à la fois un raconteur enthousiasmant et un portrait sensible d'une Amérique populaire qu'il a voulu mythifier. La traduction française de Nicolas Richard cède parfois au plaisir de l'argot régional de Paris et des mots anglais, mais on reprochera surtout à l'éditeur Albin Michel de ne pas avoir proposé de titre en français.

Yves Laberge

Serge Bouchard

LES YEUX TRISTES DE MON CAMION

Boréal, Montréal, 2016, 208 p. ; 24,95 \$

Si Serge Bouchard était né aux États-Unis, cela aurait été quelque part entre Missoula et Billings où il écrirait désormais, dans un chalet en rondins surplombant une rivière à truites grosses comme des obus, des romans bien tassés sur les espaces sauvages de son Montana natal. Mais il a vu le jour dans le Montréal poussiéreux des raffineries et de la carrière Miron, à l'est de la ville, et la plupart de ses textes, du moins ceux rassemblés dans les recueils édités par Boréal, comptent moins de dix pages. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir des préoccupations similaires à celles des auteurs de « nature writing » de l'Ouest américain, sur la route, la nature et le sort des cultures amérindiennes, par exemple.

Formé en anthropologie chez les Montagnais de Mingan, puis à l'école des « gars de truck » du Nord-Ouest québécois, Bouchard explore dans *Les yeux tristes de mon camion* ces sujets qui le retiennent depuis belle lurette. Après un coup d'envoi à la fois chagrin et lucide sur les inconvénients de la vieillesse, quelques beaux souvenirs de jeunesse et des réflexions sur le passage du temps, l'auteur revient donc à ses premières amours. Des récits de vieille Beetle qui traverse le continent « sur trois pistons », de Freightliner qui porte son faix à travers les territoires rugueux de la Jamésie, l'on passe aux mille destins tragiques des Péquots, Mahicans, Delaware et autres nations indiennes de ce monde. L'anthropologue se passionne aussi pour les Canadiens français partis à la conquête de l'Amérique.

Ils ont pour nom Prudent Beaudry, Jean-Baptiste Chalifoux ou François Xavier Aubry, ont été respectivement maire de Los Angeles, chef d'une horde de hors-la-loi et prospère convoyeur de bestiaux ; tous demeurent des fantômes dans la mythologie du Far West.



« Ce n'est pas au monde de définir la poésie », écrit l'auteur en épilogue, « c'est la poésie qui définit le monde ». Je ne sais si la poésie définit le monde, mais elle définit sans aucun doute le regard de Bouchard, qui sait percer le secret intime des choses banales, de ces lieux communs que l'on ne considère plus parce que trop familiers. Chez lui, un Mack modèle B se voit doté d'une personnalité, d'un cœur qui soudain palpète sous sa tôle rouge pompier ; une vieille

Honda se transforme en « voûte à idées » ; une pierre mouillée ou une clôture de broche deviennent matière à réflexion, ouvrent sur un univers sensible et parallèle.

David Laporte

Joby Warrick

SOUS LE DRAPEAU NOIR

ENQUÊTE SUR DAESH

Trad. de l'anglais par Tancrède Muiras

Le cherche midi, Paris, 2016, 422 p. ; 39,95 \$

Avec *Sous le drapeau noir*, Joby Warrick retrace le parcours qui a fait d'une petite « succursale » d'Al-Qaïda en Irak la puissante armée qu'elle est encore aujourd'hui. Pour ce faire, le journaliste américain, lauréat de deux prix Pulitzer, dont un pour cet ouvrage, a mené deux années d'investigation au cours desquelles il a interviewé plus de 200 sources militaires, diplomatiques ou issues du monde des renseignements. Finalement, il nous offre une enquête qui se lit comme un thriller.

Abou Moussab Al-Zarqaoui sert de fil conducteur à son enquête. On le suit depuis son incarcération dans les prisons jordaniennes où il achève sa radicalisation en 1998, jusqu'en 2006, l'année de sa mort, après qu'il est devenu une des principales figures du terrorisme islamiste. Warrick nous raconte comment, après sa libération en 1999, il mit sur pied son réseau djihadiste à partir du nord de l'Irak, comment l'invasion de l'Irak par les Américains en 2003 a amené de l'eau à son moulin et comment, en dépit de ses succès, ses méthodes cruelles et barbares entraînèrent sa rupture avec Al-Qaïda. Dans une lettre

que le numéro deux d'Al-Qaïda envoya à Zarqaoui, celui-ci s'en expliquait ainsi : « [...] nous livrons un combat, et la moitié de ce combat se mène sur le champ de bataille médiatique. Ce combat est une compétition pour gagner le cœur et l'esprit de notre communauté musulmane ». Outre le fait que les exécutions barbares mises en scène pour diffusion sur Internet n'étaient pas de nature à gagner ni le cœur ni les esprits, les attentats où périssaient des centaines de musulmans, hommes, femmes et enfants, étaient jugés contraires à l'enseignement du Coran.

Du côté des Américains, Warrick nous fait cette stupéfiante révélation : « [...] rien n'avait été prévu pour envisager comment serait dirigé le pays [l'Irak] après le renversement de Saddam Hussein ». C'est dans le vide politique créé par la chute du dictateur qu'a pu s'épanouir le réseau terroriste de Zarqaoui, d'autant plus qu'il bénéficiait du soutien d'une bonne partie de la population irakienne qui n'acceptait pas une présence étrangère dans son pays. En outre, la décision calamiteuse de l'administrateur nommé par les États-Unis pour gérer la situation, de renvoyer chez eux avec armes et bagages les membres de l'armée irakienne, a fait qu'on créait, sans le savoir, un terreau propice à une insurrection armée.

Sous le drapeau noir en dit beaucoup sur la façon dont fonctionnent les services de renseignement et sur les mécanismes de prises de décision politique et militaire. Dans le cas de l'administration Bush-Cheney, l'auteur confirme ce dont on se doutait, à savoir qu'elle ne retenait des informations qu'on lui transmettait que celles qui justifiaient son point de vue et ses stratégies pré-établies. Il fait également grief à Obama de ne pas avoir compris les enjeux qui se jouaient en Irak en ordonnant le retrait des troupes américaines.

En montrant la montée du terrorisme islamique à travers le destin d'un homme, Warrick raconte, avec la plume d'un auteur de suspense, une lutte de pouvoir entre un noyau d'hommes animés par une foi, dévoyée peut-être, mais puissamment agissante, et la plus grande machine militaire du monde empêtrée dans ses contradictions. Bien documenté, soucieux de donner une épaisseur humaine aux personnes dont il parle, clair dans sa façon de rendre compte des enjeux même les plus « locaux », Joby Warrick donne ici une grande leçon de journalisme. Il faut impérativement lire *Sous le drapeau noir* si l'on veut comprendre les enjeux de notre époque.

Yvon Poulin



Sandrine Malarde

LA VIE SECRÈTE DES HASSIDIM

ORIGINE, ORGANISATION ET SORTIES DES COMMUNAUTÉS
ULTRA-ORTHODOXES

XYZ, Montréal, 2016, 218 p. ; 24,95 \$

En peu de pages, l'auteure effectue une solide exploration d'un aspect controversé de la vie montréalaise : la présence et l'expansion de communautés juives ultra-orthodoxes. Sans jamais verser dans le pittoresque-à-tout-prix, Sandrine Malarde décrit et s'efforce de comprendre le farouche isolement de milliers d'hassidim. Sa méthode, comme le révèle le titre du livre, consiste à voir les hassidim depuis leur intérieur au lieu de les réduire en objets de voyeurisme : leur *vie secrète* importe plus que leur vêtue.



Malgré la tendance centrifuge de beaucoup d'univers religieux marginaux, un objectif rattache les diverses tendances de cette communauté : « [...] les juifs ultra-orthodoxes ont tous en commun le souci de ne pas s'assimiler à la société séculière ». Non seulement les hassidim réduisent le plus possible les contacts avec l'extérieur, mais ils tiennent à vivre *même entre eux* sans imiter les mœurs de l'extérieur. Ainsi, ils interdisent aux leurs la mixité que pratique et encourage la

société ambiante : garçons et filles hassidim grandissent sans se connaître. Pareille exigence, sur laquelle insiste Sandrine Malarde, a rarement attiré l'attention jusqu'à maintenant ; elle révèle pourtant que les hassidim s'isolent non pas surtout de l'Autre, mais d'un mode de vie échappant à la religion.

Autre mérite de ce livre, il cerne avec soin ce que sont les accommodements raisonnables. « [...] le terme 'accommodement raisonnable' a été largement galvaudé, la surexploitation médiatique excessive du sujet n'ayant pas aidé ». Au lieu de dénoncer telle concession consentie au nom du vivre-ensemble, Sandrine Malarde rappelle la véritable nature de l'accommodement raisonnable : « [...] il faut qu'un individu soit victime de discrimination ». Situation peu fréquente. La précision, absente du plaidoyer par ailleurs solide de Caroline Fourest (*Génie de la laïcité*, Grasset, 2016), désamorce les assauts du simplisme.

Le secret de la démarche ? « Si j'ai pu mieux comprendre le monde à part des hassidim, écrit l'auteure, c'est par la porte de sortie que j'ai pu le faire. » Autrement dit, grâce aux témoignages d'individus issus du monde hassidim et désormais

affranchis de son influence. Ne sont-ils pas les seuls à connaître les deux mondes ?

Laurent Laplante

James Salter

SALTER PAR SALTER

Trad. de l'anglais par Marc Anfreville et Philippe Garnier

L'Olivier, Paris, 2016, 169 p. ; 27,95 \$

« Crétin ! » lança à Salter le lieutenant-colonel à qui il annonça un jour sa décision de quitter l'armée pour se consacrer à l'écriture alors qu'il était au faite de sa gloire comme pilote de chasse dans l'armée américaine. L'officier à qui il avait précédemment remis sa lettre de démission, après douze années de loyaux services et une centaine de missions, dont certaines durant la guerre de Corée, s'était montré plus réservé, aussi neutre que s'il lui avait rendu une boîte de chaussures, dira James Salter dans cet ouvrage regroupant un entretien paru en 1993 dans *The Parish Review* et trois allocutions données à l'Université de Virginie en 2014, dans le plus pur style d'auteurs américains s'adressant à un public universitaire où se mêlent éléments autobiographiques, genèse des œuvres avec retours sur les éléments précédents, et réflexions sur l'écriture, sur le métier d'écrivain. Car, à n'en pas douter, l'auteur d'*Une vie à brûler* s'est consacré à l'écriture avec rigueur et discipline, des règles de conduite sans doute héritées de son passage à l'Académie militaire de West Point.

James Salter, né James Arnold Horowitz en 1925 dans le New Jersey et décédé le 15 juin 2015, a tout compte fait peu écrit comparativement à certains de ses contemporains, dont plusieurs ont reconnu son immense talent. « James Salter est un des derniers grands maîtres littéraires, dira de ce dernier Julian Barnes. Son œuvre est d'une élégance rare. » Salter ne cherchait pas tant à devenir un référent littéraire qu'à construire des romans qui ne s'écrasent pas, pour reprendre une image propre à ses activités de pilote. Pour Salter, ce dont rendent compte l'entretien et les conférences qu'il donna, chaque phrase devait s'insérer dans la poursuite du récit avec la précision et la minutie de l'horloger qui sait qu'un seul cran imparfait peut suffire à fausser la lecture, à ne faire que du bruit sans rendre compte avec exactitude du temps qui passe. Aussi, révisait-il ses manuscrits à la manière d'un haut gradé passant en revue ses troupes. Qu'un seul mot sorte du rang, il était aussitôt supprimé. « Je suis un *frotteur*, confiera-t-il, quelqu'un qui aime polir les mots dans sa main, les retourner et les sentir, se demander si c'est réellement le meilleur mot possible. Ce mot dans cette phrase a-t-il un potentiel électrique ? » Pas étonnant, apprend-on par la suite, qu'il écrive d'abord à la main, retranscrivant par la suite ses manuscrits à la dactylo, une première, puis une seconde fois, chaque nouvelle version le rapprochant de l'alignement

parfait recherché. Salter avait besoin de ce contact presque physique avec l'écriture, de ce corps à corps avec les phrases, les paragraphes. Le martèlement des touches du clavier d'une dactylo, avec retour du chariot, lui convenait davantage que le doigté furtif des ordinateurs.

Tout ce qui n'est pas écrit, couché sur le papier, disait-il, disparaît. Ses romans, dont les plus connus demeurent *Un sport et un passe-temps*, *Un bonheur parfait*, *Et rien d'autre*, cherchent à soustraire à l'oubli ce qui, à ses yeux, est déjà

en voie de disparition, de dissolution. Salter résumera en ces termes le second roman cité ci-dessus : « [...] ce sont les galets usés de la vie conjugale ». Le passage du temps, l'usure laissée sur les gens, les relations amoureuses, tels sont les sujets le plus souvent abordés par ses romans dans une langue certes élégante, mais qui réserve également maintes surprises au sein de phrases finement ciselées.

James Salter rend également hommage aux écrivains qui l'ont influencé, voire profondément marqué : Saul Bellow,

Vladimir Nabokov, Isaac Babel, Anton Tchekhov, Federico García Lorca, Virginia Woolf, William Faulkner, Jack Kerouac, Paul Léautaud, parmi tant d'autres qui ont concouru à sa formation. Sur le plan littéraire, Salter est un autodidacte. Les livres sont des mots de passe, rappellera-t-il à ses auditeurs pour les inciter à leur tour à découvrir leur propre monde, à découvrir leur propre langage. Il sera encore plus explicite sur le métier d'écrivain, sur les exigences de ce dernier : « Comme matière première, on possède tout ce qu'on a vu, entendu ou ressenti, et il faut passer en revue cet immense tas de déchets où le feu couve encore, au risque d'être étouffé par les fumées et la poussière, gratter et fouiller jusqu'à trouver quelques pépites jetées par erreur. Il faut alors assembler ces fragments ternis et cabossés, les polir, les mettre dans l'ordre et tenter de les réorganiser de façon cohérente et significative. Il ne s'agit pas seulement de remplir une poubelle au hasard et de la vider à nouveau ». En d'autres mots, « [ê]tre écrivain, c'est se condamner à toujours corriger ».

Salter par Salter livre un autoportrait des plus justes de son auteur, tout en levant le voile sur les sacrifices et les exigences d'une vie consacrée à l'écriture. James Salter était assurément un écrivain de haut vol.

Jean-Paul Beaumier



A. Hadi Qaderi

DANS MA TÊTE, VOS CHAMPS DE RUINES

Rue Dorion, Montréal, 2016, 288 p. ; 20 \$

« Après quelques heures de vol, ils atterrirent à Amsterdam. Ils étaient éblouis par tout ce qu'ils voyaient [...]. Au bout de huit heures, ils prirent un autre avion, cette fois en direction d'un monde totalement inconnu. Abdulhadi, avec son bagage de vie et ses deux petites années d'école primaire, s'envolait pour le Canada. » En 1994, l'Afghan Abdulhadi Qaderi en exil au Pakistan arrive au Québec. Depuis, il a non seulement appris le français, mais il est devenu titulaire d'une maîtrise en sciences politiques, dont le mémoire portait sur la révolution afghane. Aujourd'hui doctorant en sciences politiques à l'UQAM, objet de son enseignement actuel au Collège de Maisonneuve, il propose son autobiographie *Dans ma tête, vos champs de ruines*.

« Le 5 juin 1970 est né un enfant dans une famille pauvre d'une région pauvre de l'Afghanistan, un des pays les plus pauvres de la planète. [...] Personne n'aurait pu prédire son parcours. Seule évidence : la misère matérielle. » Parlant de lui à la troisième personne, devenant ainsi le protagoniste de sa propre épopée, Abdulhadi Qaderi raconte l'histoire de ce coin du monde où importent plus que tout les allégeances familiales, tribales et claniques, où règnent un code d'honneur précis, une domination patriarcale et des codes religieux contraignants. Sa famille appartient à la minorité ismaélienne de l'Islam chiite, considérée comme « non musulmane » et de fait, persécutée.

Il faut se rappeler que de 1979 à 1989, l'armée de l'ex-URSS a ravagé l'Afghanistan avant de se retirer, poursuivant une lutte féroce contre le pouvoir des moudjahidine ou *guerriers saints*. En plus des Russes, plusieurs puissances internationales ont combattu la résistance locale sur ce même territoire, menant des guerres sanglantes, souvent désespérées et fréquemment inutiles, dont les États-Unis, l'Arabie saoudite et le Pakistan.

Dans ma tête, vos champs de ruines permet de retracer les grandes lignes de ces conflits complexes, tels que vécus de l'intérieur par un enfant du pays, qui en raconte les impacts sur la société afghane en général et sur sa famille en particulier. Le récit n'est pas facile, autant dans son propos que dans sa facture. Deux cartes géographiques aident autant le lecteur à visualiser la géographie du pays et



de ses voisins frontaliers qu'à situer les nombreux peuples qui l'habitent, Tadjiks, Pachtounes ou Ouzbeks. L'arbre généalogique des ancêtres de Qaderi, Qader Baba et Muhammad-Beg, aide à mieux saisir les subtilités des alliances, mésalliances ou désalliances familiales.

Même « si le départ fut très déchirant [car] laisser sa famille et sa tribu était d'une difficulté innommable », Abdulhadi Qaderi a voulu partager les moments forts, qu'ils soient doux, heureux ou difficiles, de son séjour au pays de son enfance.

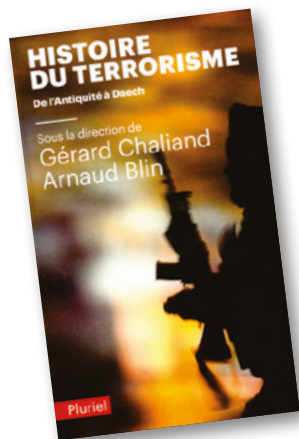
Michèle Bernard

Sous la dir. de Gérard Chaliand et Arnaud Blin

HISTOIRE DU TERRORISME

DE L'ANTIQUITÉ À DAECH

Pluriel, Paris, 2016, 835 p. ; 19,95 \$



Le terrorisme, concluent les deux auteurs chevronnés qui dirigent cet ouvrage collectif, est en partie une conséquence de la démocratie. Il est le prix « que l'Occident et plus particulièrement les États-Unis payent pour leur hégémonie ».

C'est surtout vers la fin des années 1960, avec la percée des médias de masse, que le terrorisme « publicitaire », qui produit souvent peu de victimes, mais qui exerce un fort impact psychologique, prend son essor.

« Le registre du terrorisme est politique et psychologique. Ce sont les effets de ses actions sur la psyché des populations et sur les régimes politiques ciblés qui constituent les objectifs d'un mouvement terroriste. »

Selon les auteurs, ce sont les Irlandais, avec le cas de l'Irlande du Nord, qui ont les premiers compris les gains politiques des actions terroristes à l'ère moderne. La grande percée qui a permis ce développement est technologique : l'invention de la dynamite.

Les plus coriaces des organisations terroristes sont celles à vocation nationaliste et religieuse, poursuivent les chercheurs. Pourquoi ? Les cellules terroristes jouissent d'un plus grand soutien de la population et peuvent mieux recruter des adeptes et les remplacer.

Gérard Chaliand et Arnaud Blin identifient quatre dates marquantes du terrorisme moderne : 1968, en Amérique latine et en Palestine ; 1979, avec la révolution iranienne et l'islamisme radical chiite qui en résulte ; 1991-1993, avec l'émergence de l'islamisme radical sunnite, notamment en Afghanistan ; puis le 11 septembre 2001 et les attentats contre les États-Unis (Al-Qaïda). Depuis, constatent les auteurs, la lutte contre le terrorisme semble avoir engendré plus de terrorisme qu'autrefois...

Qu'en est-il du djihadisme, de l'État islamique (Daech), la vedette actuelle du terrorisme, qui exerce ses méfaits surtout en Irak et en Syrie et qui émeut les Occidentaux par sa barbarie ? Il est « la forme extrême de la crise des sociétés musulmanes devant la modernité, la nécessité d'entamer des réformes et une croissance accélérée ». Mais le djihadisme actuel n'a pas d'avenir, avancent les auteurs, car il ne propose rien, sinon un combat moralisateur qui tourne à vide.

Bien difficile d'exposer tous azimuts la richesse d'informations de cette véritable encyclopédie, de plus de 800 pages, qui ratisse donc très large, avec une perspective à la fois historique et géographique. Et une annexe contenant des écrits originaux des penseurs terroristes contemporains. Pour moins de 20 \$, cet ouvrage est l'aubaine de l'année en matière d'ouvrage historique sur un phénomène majeur qui, on le sait, a encore malheureusement un bel avenir.

Yvan Cliche

Découvrir.

- 25 bibliothèques
- 3 600 activités et expositions
- 1 million de documents



bibliothequedequebec.qc.ca

Bibliothèque de Québec

Découvrir.
Se divertir.
Rêver.

VILLE DE
QUÉBEC

